

Notre idiome commun

Benoît Melançon

Numéro 62, automne 2015

La tyrannie de la rumeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, B. (2015). Notre idiome commun. *L'Inconvénient*, (62), 16–17.

NOTRE IDIOME COMMUN

Benoît Melançon

Votre choix sera le mien. Jack Bauer dans *24* ? Carrie Mathison dans *Homeland* ? Le personnage éponyme dans *Sherlock* ? Le *Da Vinci Code* de Dan Brown ? La trilogie *Millénium* de Stieg Larsson ? La corruption généralisée ? La crise économique grecque ? Les conspirations supposées nous fascinent, et pas seulement depuis le 11 septembre 2001. Pour rendre intelligible un événement complexe, rien de mieux qu'un complot. Quelqu'un, quelque part, serait capable de faire tenir ensemble les bribes des récits dans lesquels nous vivons, ces bribes auxquelles nous ne savons pas, nous, donner sens.

C'est vrai de la télévision ou du roman de grande consommation. Des personnages solitaires, en butte à l'incompréhension de leurs proches, parviennent de peine et de misère à triompher, temporairement, des forces liguées contre eux : cela est appelé à recommencer. Si un de leurs adversaires est vaincu ou disparaît, un autre apparaît, uni au précédent par des liens mystérieux, qu'il faut mettre au jour. À chaque étape du combat, le héros doit démontrer, expliquer, prouver. La théorie du complot est largement partagée, mais il est toujours difficile d'appliquer cette théorie à un événement particulier. Pourtant, on se doute bien que les choses ne sont pas aussi claires qu'elles le paraissent, aussi transparentes.

Les faits divers politico-financiers ne carburent pas à autre chose. Derrière les magouilles municipales dans la couronne nord de Montréal, il y aurait eu un tireur de ficelles, et un seul. Si la construction d'un hôpital montréalais a coûté plus cher que prévu, c'est qu'un escroc aurait tissé une toile aux ramifications étonnamment efficaces. Le prix de l'essence augmente au moment des vacances, ce qui pointerait obliga-

toirement vers la collusion des pétrolières. Ces situations sont inacceptables, mais leur traitement médiatique ne le serait pas moins : l'information serait bien trop souvent à la solde de grands groupes (les Desmarais au Canada, les Koch aux États-Unis).

Comment expliquer la crise de la dette qui saigne la Grèce en 2015 ? Par l'action concertée, mais secrète, d'organismes internationaux, de banques supranationales et de gouvernements, au premier rang desquels celui de l'Allemagne. Cette explication a l'immense avantage de nous dispenser de comprendre la nature des échanges financiers électroniques et du rôle qu'y jouent dorénavant les algorithmes, dont certains économistes pensent qu'ils influencent l'économie mondialisée davantage que les personnes auxquelles on en a confié la gestion.

Cette conception selon laquelle tout, dans l'ombre, serait lié est colportée par un canal éprouvé, la *rumeur*. Celle-ci est un bruit parmi d'autres, mais qui filtre ceux-ci, les organise, leur donne une signification simple, donc simpliste. Toujours publique (que serait une rumeur privée ?), se répandant comme une trainée de poudre, elle laisse entendre qu'on sait des choses, qu'on pourrait les dire (mais pas à visage découvert), qu'on a pénétré les règles cachées du monde. Imperméable par définition à la démonstration, elle vole, elle court, et personne ne peut l'attraper, tels ces crocodiles dont on prétend que leurs propriétaires, après les avoir élevés en baignoire, les auraient relâchés dans les égouts d'une grande ville.

Paradoxalement, la rumeur rassure (le monde a un sens) et elle fait peur (ce sens nous inquiète). Telle amie parisienne m'affirme que sa sœur – sa propre sœur – a essayé de se faire

servir en français dans un grand magasin de la capitale, mais que la vendeuse ne parlait qu'anglais et chinois. Paris serait en train de passer aux mains des étrangers : c'est à la fois cohérent et effrayant.

Cela n'est évidemment pas neuf. Deux exemples.

Pendant la crise d'Octobre, les terroristes du Front de libération du Québec pouvaient être partout, disait-on, même dans la banlieue montréalaise où je grandissais. Or, ce samedi soir là, mes parents étaient absents. Les médias incitaient à la plus grande prudence. J'ai passé la soirée à la fenêtre, tétanisé. Et s'ils débarquaient chez nous ? Et si la rumeur s'avérait ? Et si ce n'était justement pas une rumeur ?

Et l'autre exemple : cet ami était formel. C'était arrivé à la sœur d'un ami fiable. En voyage sur les plages de Thaïlande, elle avait adopté un petit chien et l'avait ramené clandestinement en Belgique. Elle le laissait dormir avec elle. Or ce n'était pas un chien, mais un rat alléché par le sang humain. Que serait-il arrivé si elle avait eu ses règles avant de deviner sa méprise ?

Ce qui a changé, par rapport à ces rumeurs qu'on dirait d'un autre âge tant elles ont peu d'envergure, ce sont bien sûr les canaux de transmission. La rumeur numérique n'a plus grand-chose à voir avec la rumeur orale caractéristique surtout des temps anciens ou avec celle des médias qui ont occupé le devant de la scène depuis le premier tiers du 19^e siècle. Elle ne circule plus, comme durant le Siècle des lumières, sur des petits papiers que l'on se passait de main à main ou par le biais de chansons anonymes. Le bouche à oreille ne suffit plus. La parole cède de plus en plus la place à l'écrit.

Le changement en est un de nature et d'échelle.

La rumeur acquiert une permanence nouvelle. Il est vrai qu'en certains lieux on a tenté de sauver les rumeurs : au 18^e siècle, les visiteurs du salon de Mme Doublet étaient accueillis par un registre dans lequel ils devaient noter les plus récentes. Pareille thésaurisation n'était toutefois pas dans la nature de la rumeur, discours par définition éphémère. En revanche, ce qui transite par nos écrans peut être archivé par celui qui lance la rumeur, par celui qui en prend connaissance, par celui qui la diffuse, par celui qui s'en méfie. (C'est aussi cela, les révélations d'Edward Snowden : la possibilité, pour un gouvernement, de tout stocker afin, *a posteriori*, de chercher du sens dans une masse informe d'informations, de soumettre une rumeur à l'épreuve des faits.) C'est parfois simple (sauvegarder un site Web), parfois moins (rassembler des textos), mais l'horizon de sens de la rumeur contemporaine est celui d'une conservation potentielle, et par là d'une vérification. On peut décider qu'elle était vraie – ce n'est plus une rumeur – ou qu'elle reste au purgatoire des discours, en attente de validation. La rumeur numérique laisse des traces, auxquelles il est possible de revenir. A-t-on déjà connu cela ?

S'agissant de cette rumeur, il faut entendre doublement le mot *échelle*. La rumeur traditionnelle était limitée à un espace restreint. *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, en 1765, la définit comme un « bruit général & sourd, excité par quelque mécontentement dans une ville, dans une maison ». Celle d'aujourd'hui n'a plus de frontières : ce qui se trame dans *24* ou *Homeland* est mondialisé. La « ville » et la

« maison », ça ne convient plus, ni le cercle, le village, la ville, la région, le pays. La rumeur ne connaît pas qu'une nouvelle extension géographique, en l'occurrence planétaire ; elle s'est aussi multipliée (il y en a plus, pour toutes sortes d'auditoires) et démultipliée (elle a recours à des moyens nombreux et différenciés). Dans et par Internet, sur les réseaux sociaux, chacun trouve rumeur à son oreille. Là où l'opinion abonde, le terreau est fertile pour son expression et sa circulation.

La rumeur est le mode de communication par excellence d'une époque où l'on cherche à donner sens à des phénomènes qui, en apparence, en sont dépourvus ou qui dépassent l'entendement (comment cela a-t-il pu être possible ?). Elle s'enracine dans des peurs anciennes (quelles sont les forces obscures qui nous mènent ?), mais à une époque où les mots se propagent plus qu'ils ne l'ont jamais fait. Nécessairement soumise aux interprétations, partagée par une communauté, sans cesse offerte, y compris à qui n'en veut pas, nous sécurisant tout en nous alarmant, la rumeur dit la vérité de notre monde. Contagieuse, elle est impossible à étouffer. Ne perdez pas votre temps à essayer. Elle est ce qui nous unit. ■



Les livres hors du commun sont au Port de tête

262, av. du Mont-Royal Est – leportdetete.blogspot.com – 514 678-9566